

CHAPITRE XXXVI.

LE VIEUX MORLAIX ; VIEILLES MAISONS ; OBJETS D'ART.

Quelques rues ont conservé la physionomie qu'elles avaient au moyen âge. La Grand'Rue, la rue du Mur, la rue des Nobles, les Lavoirs, la rue Saint-Melaine, le Pavé, la rue Basse-Saint-Mathieu, la venelle au Beurre, la rue Haute, la rue des Brebis, la rue Porte-Saint-Yves, la place des Jacobins, la Grande Venelle, la Venelle au Son, la rue de Bourret, et le quai de Tréguier ont gardé un certain cachet d'originalité pit-[506]toresque. Le Pavé était naguère le quartier où semblait revivre le XV^e siècle. A l'extrémité se dressait la porte de Bourret avec son pont-levis, ici s'élevaient les murs avec leurs créneaux et leurs mâchicoulis, là on voyait la Tour-d'Argent, masse imposante avec sa couronne crénelée, où, dit-on, les ducs battaient monnaie ; des deux côtés se voyaient de vieilles maisons à pignons pointus, à poutres saillantes, à étages surplombants, à vitrages enchâssés dans du plomb. Tout cela a disparu sous le marteau du démolisseur. Les plus curieuses de ces maisons ont été dessinées par MM. Rouargue, Saint-Germain et Penguilly qui les ont fait lithographier chez M. Guilmer.

Les deux maisons qui s'élevaient avec une double façade aux angles de la rue du Pont-Notre-Dame, étaient des plus originales. La première, au n^o 9, était ornée au rez-de-chaussée d'une petite figure qui semblait supporter avec peine tout l'édifice. Au-dessus, dans une niche à pinacles, se détachait la statue de saint Roch, accompagné de son chien fidèle, qui s'élevait sur ses pattes de derrière pour regarder son maître d'un air attendri. Au second se trouvait la figure de saint François qui montrait ses stigmates, on y voyait encore la Vierge et sainte Catherine. La façade, qui se trouvait sur la rue du Pont-Notre-Dame, était ornée de quinze personnages, parmi lesquels on distinguait un saint Nicolas, un Bateleur, qui, de ses deux mains, relevait la jambe gauche pour porter son pied jusqu'au menton, et un Homme sauvage armé d'une main d'un bouclier, sur lequel était gravé une tête de Méduse et de l'autre, d'un bâton noueux. La maison moderne n'a conservé qu'un bonhomme en chemise qui semble grelotter de froid.

L'autre maison qui était vis-à-vis de celle que nous venons de décrire, et qui avait le n^o 7, portait à l'angle un Joueur de biniou ; cette figure grossière de sculpture, mais charmante de naïveté, d'attitude et d'expression, a été conservée et on la voit encore à l'angle de la nouvelle maison qui porte aussi le n^o 7. La musique municipale, tenait tous les ans, le soir de la Sainte-Cécile, donner une sérénade au vieux sonneur, patron des ménétriers, qui font danser depuis des siècles les filles et les garçons dans les pardons de l'Armorique ; les amateurs trouveront cette figure curieuse dans l'ouvrage que le baron Taylor a consacré à la Bretagne.

Au-dessus du joueur de biniou, était l'image de saint Martin, et au second étage était placée la statue de saint Michel. Ces saints personnages étaient accompagnés de grotesques, parmi lesquels figuraient des Buveurs d'une bonne facture, une Vieille qui filait et un Homme barbu. Si on repassait devant le n^o 9, on arrivait au n^o 11 ; cette maison avait aussi deux figurines qui ne manquaient pas de mérite : l'une [507] représentait un Fou jouant avec sa marotte et un autre grotesque qui se tirait la barbe en faisant une horrible grimace. Le peuple les désignait sous le nom de Comus et de Momus ; ces deux caricatures semblaient servir d'enseigne à la librairie de M. Lédan, à qui appartenait cette maison.

La Grand'Rue et la rue des Nobles sont bordées, presque en entier, de ces vieilles maisons que leur disposition intérieure a fait surnommer *maisons à lanterne*.

Leur physionomie est à peu près semblable ; les détails seuls diffèrent. Ordinairement deux portes donnent accès dans l'intérieur, la première, dans une boutique qui reçoit le jour de la rue par une fenêtre quelconque cintrée, basse, mais fort large, appelée étal ; la seconde, dans un vestibule entouré de boiseries plus ou moins ornées. Des moulures nombreuses encadrent ces deux portes, dont la principale, garnie de panneaux sculptés, se complique à sa partie supérieure d'arcs et de linteaux coupés ou interrompus, et se termine presque invariablement par un linteau horizontal.

Au-dessus du rez-de-chaussée s'élèvent, en encorbellement, deux ou trois étages séparés par d'énormes poutres chargées de moulures et supportées par d'autres poutres non moins massives, dont l'art du sculpteur a su dissimuler l'épaisseur sous la profession des ornements, des rinceaux, des feuillages, des roses, des niches, des pinacles, des consoles et des statues que le temps a marqué de son empreinte. Parmi ces figurines, les unes sont encore assez reconnaissables, d'autres sont mutilées. Ici est un évêque mitré dont la crosse est brisée et dont les mains ne sont plus que des moignons, là sont des grotesques, écornés, rayés et camards, un bras par-ci, une jambe par-là. Les fenêtres sont assez multipliées à chaque étage. Partagées en deux parties, dont l'une est dormante, elles sont fermées de vitres à châssis de plomb, et leur s encadrements un peu lourds, tantôt en bois, tantôt en pierres, sont en harmonie avec ceux des portes. Quelquefois elles sont enrichies de statuette appliquées aux poutres qui en séparent la partie dormante. Le sculpteur a su encore exercer la variété de son talent, tant sur les linteaux et les poutrelles qui s'étendent le long des flancs de l'édifice, que sur les consoles et les dais gothiques placés au-dessous des poutres d'encorbellement.

Le dernier étage forme un pignon pointu, percé d'une fenêtre au milieu de la façade, revêtu souvent d'ardoises taillées en losanges, et dont l'ensemble du dessin exprime aussi des losanges. Parfois la fantaisie de l'artiste allait jusqu'à graver des ornements sur ces ardoises ou à les découper à jour. On peut voir un exemple de cette dernière disposition sur la vieille tourelle qui servait de corps-de-garde à la porte de la [568] rue des Vignes. Enfin le pignon était surmonté d'un épi en plomb d'un dessin gracieux.

La porte principale, avons-nous dit, ouvre sur un vestibule parfois orné de boiseries sculptées. De ce vestibule on pénètre par une seconde porte au centre de l'édifice. On se trouve alors dans une sorte de cour fermée que recouvre un grand châssis vitré en forme de toit. C'est de cette dernière disposition qu'est venu le nom de ces maisons, dites à *lanterne*. Cette cour, ou plutôt cette salle, qui devait servir de cuisine, est chauffée par une vaste cheminée dont les pieds-droits et l'entablement sont décorés de divers ornements. Une autre porte, faisant face à la porte d'entrée, donne accès aux appartements intérieurs, qui comprenaient la salle à manger et le salon de réception. Cet intérieur représente le *patio* des maisons espagnoles, et il ne serait pas impossible que l'idée de ces constructions ne soit venue de ce pays avec lequel nos marchands entretenaient des relations suivies.

On voit donc, d'après cette description, que la maison est divisée en trois parties. La première, donnant sur la rue, contient au rez-de-chaussée, le magasin ou le *comptoir* avec le vestibule, et les étages superposés, dont nous avons parlé quand il s'agissait de l'extérieur, la partie centrale et à l'extrémité opposée les appartements retirés qui ont à tous les étages la même disposition que ceux de la façade. Les deux sections des extrémités sont reliées, à chaque étage, par des corridors, dits *Pond-Alez*, ornés de nombreuses moulures, le plus souvent en rubans sculptés, et supportés par un ensemble de piliers superposés. L'accès des pond-alez a lieu par un escalier en spirale placé dans l'angle le plus voisin du vestibule, avec

lequel il est aussi en communication par une porte particulière. Cet escalier s'appuie d'étage en étage sur un pilier en bois sculpté, composé de plusieurs colonnettes superposées ; les ornements sont de feuilles de laurier posées en écaille, ou quelquefois en bandes obliques, ailleurs ce sont des quatre-feuilles à puissant relief. Quand le pilier devient trop grêle, l'artiste trouve moyen d'y adapter un dais sculpté qui lui fournit un motif à quelque brillante ornementation ; des statuette sont disposées par intervalles, ce sont tantôt des génies portant un écusson armorié, des figures grotesques, des images de saints, et, comme couronnement, on voit toujours le patron du propriétaire de la maison : telles sont dans leur ensemble les plus anciennes maisons de Morlaix.

La plus curieuse d'entre elles est celle qui porte le numéro 19 de la rue des Nobles, et dont on peut faire remonter la construction à la fin du XV^e siècle. Le peuple, qui l'appelle la maison du duc, croit qu'elle était reliée au château par une galerie souterraine.

[509] Elle se compose au rez-de-chaussée d'une porte placée à gauche du spectateur, et d'une seconde porte à droite séparée en deux, la partie supérieure éclairant un bureau et la deuxième, une salle souterraine. Ces trois ouvertures sont séparées par des piliers chargés à profusion de moulures fort riches. Ces piliers affectant quelquefois la forme de colonnettes avec bases, n'ont pas de chapiteaux ; d'autres colonnettes partent de demi-hauteur pour s'épanouir en polyèdres plus ou moins trapézoïdes. On remarque sur un des pieds-droits de la porte principale deux aigles tenant un écusson aujourd'hui fruste. Les linteaux de bois, qui vont d'une extrémité à l'autre, sont richement ornés de moulures en demi-ronde.

Les trois étages s'avancent en encorbellement et sont éclairés par de nombreuses fenêtres que séparent des colonnettes et des travaux en bois très-légers. Quant aux linteaux qui les couronnent en surplombant, ils sont les mêmes que ceux du bas, et la monotonie de la ligne est rompue par l'extrémité des poutres qui viennent extérieurement les séparer en des intervalles égaux.

Des colonnettes en spirale, s'élevant aux encoignures de la façade jusqu'à la naissance du premier étage, supportent une arcature en arc-tudor, c'est-à-dire fort surbaissé ; les chapiteaux sont disposés en consoles sur lesquelles reposent d'un côté saint Jean-Baptiste et de l'autre saint Yves ; à l'étage supérieur on voit les statues de sainte barbe et de sainte Catherine, heureuses d'expression et de mouvement. Les emplois des supports, dans les intervalles des fenêtres, sont remplis par des grotesques ; l'artiste a figuré à gauche un Fou, reconnaissable à sa marotte et à son bonnet à oreille d'âne ; à droite, la Mère folle, personnage qui jouait un rôle important dans diverses compagnies amies de la joie et du plaisir, et enfin un Homme sauvage, tout velu et tenant un bâton. Ce singulier personnage se trouve sur presque toutes les maisons. Le sauvage n'apparaît sur les monuments qu'au XIII^e siècle ; sur les vieilles sculptures du moyen âge, on le voit toujours faisant le rôle du geôlier, préposé à la garde des princesses emprisonnées dans les donjons, en luttant avec sa massue contre les chevaliers bardés de fer ; au XIV^e siècle, il était chargé de tenir l'écu de France. Ne serait-il pas le personnage fabuleux du conte d'*Orson et Valentin* ? « Le roi Pépin avait, dit le conteur, une sœur nommée Bellisant, belle et gracieuse, qui épousa le roi Alexandre, empereur de Constantinople. L'archevêque fut épris d'un amour désordonné pour la reine et comme Bellisant le repoussa, il l'accusa auprès de l'empereur et celui-ci la bannit quoiqu'elle fut enceinte. Elle arriva dans la forêt d'Orléans, lorsque le temps de son enfantement approcha. Lors, elle fut [510] délivrée et elle enfanta deux fils, au pied d'un arbre. A ce moment, il vint devers elle une ourse velue et horrible, qui prit entre ses dents un de ses enfants et l'emporta en sa tanière. L'ourse jeta l'enfant parmi ses oursons à

manger ; mais les oursons ne lui firent nul mal ; mais quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut amoureuse de l'enfant, le nourrit, si fut l'enfant pour cause de la nourriture de l'ourse tout velu comme une bête sauvage. Il devint grand et si terrible était qu'il n'avait peur de rien ; tant que nul n'osait passer par la forêt : bêtes, hommes il abattait et mettait à mort, il mangeait la chair toute crue comme bête. Plus tard pris par son frère Valentin, il employa sa force à le défendre et à lutter contre les chevaliers félons. » Orson devint bien vite populaire en Bretagne et nous sommes porté à croire que c'est lui que l'artiste a voulu représenter. Sa force herculéenne le fit choisir comme gardien des maisons. Puis il se fit vieux, les voleurs ne le craignant plus se mirent de nouveau à crocheter les portes ; ce qui fit qu'il tomba tout à fait en discrédit et devint la risée de la foule. Tous les ans, avant la Révolution, on le voyait, le 1^{er} mai, parcourir les rues de Morlaix, précédé d'une musique endiablée et suivi d'une troupe de jeunes filles qui le huaient, lui faisant mille avanies et dansaient autour de lui. Ainsi passent les grandeurs de ce monde ! – La même disposition d'arcatures ornées de grotesques se répète aux étages supérieurs. Ici les figures semblent moins bizarres ; l'un de ces personnages croise stoïquement les bras, l'autre se soutient la tête, un troisième croise aussi les bras, un quatrième, à l'air ennuyé, tient les bras le long du corps ; tous expriment par leur attitude les efforts qu'ils font pour supporter sans faiblir le poids de l'édifice.

L'intérieur possède une grande cheminée richement ornée de fleurs, d'oiseaux et de grotesques ; il y aussi un escalier qui, malgré sa vétusté, est le plus remarquable de ceux qui existent à Morlaix. Le pilier, qui le supporte, est sculpté de haut en bas et orné de feuilles de laurier superposées en écaille. Entre le rez-de-chaussée et le premier étage, il commence par une colonne très-ornée ayant pour chapiteau un petit dais flamboyant. Au-dessus, à l'angle des pond-alez, se trouve un génie portant un écusson fruste, puis saint Roch, à qui son chien présente un pain, et sur la cuisse duquel un petit ange pose la tête d'une manière affectueuse. Entre le premier et le second étage, deux colonnettes sont séparées par un dais qui sert de chapiteau à la première. Au-dessus du chapiteau de la seconde, on voit un génie portant un écusson. Ce chapiteau sert de piédestal à une figure d'évêque, qu'un pénitent à genoux semble implorer. Des colonnes semblables, sauf les détails, se retrouvent à l'étage supérieur, et la dernière supporte un sauvage velu qui [511] tient un écusson. Au-dessus, saint Christophe porte l'enfant Jésus sur ses épaules ; et enfin, au dernier étage, un groupe formant pinacle représente saint Michel vainqueur du dragon. Les trois galeries qui s'appuient sur ce montant, sont divisées extérieurement par des panneaux que séparent des colonnettes ; ils présentent une sorte de rideau plissé. Sur le pied-droit de la porte du premier étage, à l'extrémité du corridor, se remarque au-dessus d'un saint Sébastien, la figure d'un buveur au nez épaté, aux lèvres épaisses, à la langue pendante, à l'air abruti, tenant un tonneau, sur lequel il s'appuie des deux mains ; ce grotesque qui a la tête en bas et les pieds croisés en haut, fait l'office de support dans la position bizarre que nous voyons quelquefois aux saltimbanques, lorsqu'ils marchent sur les mains. Au palier inférieur, un autre ivrogne appuie une outre sur ses lèvres et s'y abreuve à longs traits.

Un autre escalier de la même époque, c'est-à-dire de la fin du XV^e siècle, se trouve dans la maison de la Grand'Rue, n^o 22, appartenant à M. G. Pouliquen ; il est digne de rivaliser avec le précédent et de plus il est dans un meilleur état de conservation. Le noyau noirci et lustré par le temps, offre le même système de figures sculptées et posées sur des colonnettes à pinacles. Les figures représentent, vers la base, un génie tenant un écusson fruste, au premier étage, sainte Barbe ; au second sainte Catherine ; au troisième, la Vierge ; au quatrième, saint Pierre de Vérone de l'ordre de la Mercy, portant suspendu à la ceinture des

fers de prisonnier. D'autres figures, entre autres celles de saint Pierre et de saint Paul décorent les rampes des galeries. Dans le corridor se trouve ménagée une porte entourée de nombreux panneaux contenant une grande variété de lobes à jour et dans le style flamboyant de la première période. Elle donne accès à un évier pratiqué dans le mur en forme d'enfeu ; un mascarón, dont la bouche sert à l'écoulement des eaux, en orne le milieu. Enfin un génie sculpté au-dessus de la porte qui communique avec la salle à manger, porte un écusson de la famille L'Honoré, dont les armes étaient « losangé d'argent et de sable à la cotice de gueules brochant ; au franc canton de pourpre chargé d'un dextrochère d'argent soutenant un épervier du même. »

Un autre escalier du même genre, mais moins bien conservé, s'élève dans la maison, n° 10, de la rue Saint-Melaine. Le palier couvert de sculptures présente au rez-de-chaussée une vigne grimpante chargée de grappes de raisin ; au-dessus se voit une statue de sainte ; au premier la décoration change et l'artiste y a sculpté des branches de laurier entrelacées ainsi que la statue de Notre-Dame de la Victoire ; comme couronnement est placée dans une belle figure du Christ. Dans la salle du rez-de-[512]chaussée se trouve une cheminée monumentale du plus pur style de la Renaissance, ornée au fronton d'une belle figure de guerrier casqué, qui semble jeter un regard curieux sur les visiteurs.

Dans la même rue, la plupart des maisons ont conservé leurs statues et leur décoration d'ardoises en losanges. Celle du n° 12, qui fait l'encoignure de la Venelle-au-Son porte une statue de la Vierge et une autre d'un saint sans attributs ; celle du n° 25 a des piliers enrichis de moulures et celle du n° 41, une des mieux conservées, est décorée aux angles des statues de saint Jean-Baptiste, de sainte Barbe, de saint François et de saint Melaine, croisé et mitré. Le pied-droit de la porte de la maison, n° 2, porte le monogramme du Christ. Sur la place de Viarmes, il existe quelques maisons à pignons ; celle du n° 8 est couverte d'ardoises superposées et disposées en losanges.

Dans la Grand'Rue, les maisons curieuses se suivent et présentent de nombreuses statuette sculptées avec beaucoup de grâce et d'humour ; elles ornent les angles et semblent soutenir le poids de ces singulières constructions. En pénétrant dans la rue par le Pavé, nous voyons, au n° 9, l'Annonciation, qui offre l'exemple d'un sujet traité en deux parties ; à gauche on voit l'ange Gabriel, et à droite la Vierge ; au deuxième, il y a saint Jacques, saint Laurent, un Evêque sans attributs et sainte Barbe. Au n° 15, on voit dans un angle saint Jean-Baptiste et dans l'autre un grotesque servant de support ; ici le système des fenêtres rapprochées et séparées seulement par des poutres légères se trouverait au complet s'il n'avait perdu les statuette qui ornaient la partie dormante des mêmes fenêtres. Au n° 19, la maison est restaurée et le propriétaire a fait preuve de goût ou de sympathie pour le passé en la polychromant [*sic*]. La façade du n° 19 est ornée des statues de saint Eustache, de sainte Catherine, de saint Roch, de saint François d'Assises et de quelques figures de fantaisie ; deux écussons portent la date de 1680, ce qui doit être une erreur du badigeonneur, car la maison est au moins du XVI^e siècle. Au n° 26, on voit une Vierge et un Evêque. Au n° 32, on distingue saint Jean-Baptiste, saint Philippe, sainte Marguerite et sainte Anne. Cette dernière mérite de fixer l'attention. La Vierge entourée d'une gloire sort du ventre de sa mère et, croisant les mains dans l'attitude de la prière, élève ses regards vers le ciel ; le naïf tailleur d'images, qui a sculpté ce groupe, a voulu sans doute représenter le dogme de l'Immaculée Conception qui était une croyance répandue dans l'Eglise de cette époque, mais qui ne devait être proclamée qu'au XIX^e siècle.

La maison qui fait l'angle de la Grand'Rue et de la place des Halles, porte une figure grotesque que le peuple appelle le [513] *Bonhomme Morlaix* ; beaucoup de maisons, parmi celles qui ont disparu, avaient le même personnage. Les artistes ont voulu représenter le Peuple, le dos toujours courbé sous le travail, accablé sous la multiplicité infinie des impôts ; volé, pillé, maltraité par les gens du duc ou ceux du roi, par le parti de Blois ou celui de Montfort, par les soudards anglais ou espagnols, par les reîtres de Mercœur ou les Grandes Compagnies ; devant soit des redevances, soit des honneurs, soit de l'obéissance, à une foule de maîtres, comme nous l'apprend la très-ancienne coutume de Bretagne, au pape, au roi, au duc, au comte et à tous les autres princes ; aux évêques, aux abbés, aux archidiacres, aux doyens et aux autres personnages constitués en dignités ; aux barons, aux chevaliers et aux simples gentilshommes. Si, lorsque la coupe débordait, il tentait de se soulever au son de cette Marseillaise d'un autre âge :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Des membres avons comme ils ont,
Un aussi grand cœur nous avons,
Tout autant souffrir nous pouvons !...

La hart en avait bientôt raison et lui imposait le silence. Le voilà, au coin de cette maison, Titan vaincu, mais, comme Prométhée, il espère, il attend l'heure de la Délivrance et de la Liberté !

La rue de Bourret était habitée autrefois par la noblesse, à ce titre, elle garde quelques vieilles demeures seigneuriales, avec jardins et terrasses ; mais tout cela est aujourd'hui dans un tel état de délabrement que peu à peu la rue se reconstruit à neuf. Le peu qui reste ne mérite pas une longue attention. Il y a, au n° 19, une maison dont la porte et la fenêtre sont placés à côté de pilastres incomplets ayant chacun des chapiteaux différents : ce qui ne témoigne pas en faveur du goût du compositeur. Au n° 21, la disposition de la façade est la même, mais les colonnes, qui sont en granit, appartiennent à l'ordre dorique ; le fût y est d'un seul bloc et les moulures ont un vigoureux relief.

Les Lances présentaient, avant la construction du Viaduc, une suite de maisons, avec des porches très-avancés et fort bas qui servaient de promenade ; à l'intérieur s'étendaient des caves profondes, creusées dans le roc. Il n'en reste maintenant debout qu'un petit nombre, qui disparaîtront au premier jour pour cause d'utilité publique.

Les maisons qui supportent les Lances, sont assez élevées et d'une construction aussi singulière que celle que nous avons [514] déjà visitées. Aux piliers sont adaptées des portions courbes de poutres faisant l'office d'auxiliaires pour empêcher la déformation des grandes poutres de fonction. Elles sont aussi à pignon aigu surmonté d'épis, elles se penchent et s'inclinent sur la rivière, fatiguées par les années. L'intérieur est divisé d'une manière remarquable ; les chambres plus ou moins grandes, sont distribuées à chaque étage autour d'une énorme cage d'escalier carrée, éclairée par un grand châssis vitré incrusté dans le toit. L'ancien escalier en spirale a été remplacé par un vaste escalier formant un palier à chaque étage. Adossées à la colline, ces maisons sont couronnées de jardins suspendus construits en terrasses, jusque dans les parties les plus déclives de la montagne. C'est toujours par le grenier que l'on arrive au jardin au moyen d'un escalier rapide et souvent d'un pont suspendu. Rien de curieux à voir comme ces massifs de verdure et ces arbres dont les branches touffues s'inclinent sur les toits.

Dans la Grande Venelle, à côté des lances, s'élève une autre maison antique, qui est presque une ruine. L'herbe y pousse entre les pierres disjointes, et les portes vermoulues tiennent à

peine debout sur leurs gonds descellés. Les maisons qui bordent le Grande-Place sont modernes du côté de Tréguier, mais celles qui sont du côté de Léon sont antiques en grande partie. Sur les Lavoirs, à la place des Jacobins, dans la rue Basse et la rue Haute, on peut en voir encore quelques-unes qui datent du XV^e siècle. Dans cette dernière rue, existe au fond d'une cour, une vieille maison dont la tour, percée de meurtrières, devait faire partie de la porte du Marc'hallac'h.

C'est une véritable *Cour des Miracles*. Là vivent, grouillent et pullulent des familles de mendiants en haillons troués, en chapeaux effondrés. Aux fenêtres, le long des perches, sont suspendues des chemises effilochées, des guenilles rapiécées, des hardes sordides. Il en sort un parfum nauséabond de vieille crasse et d'humidité malsaine. Au dernier étage, le toit défoncé laisse passer la pluie et de la cheminée se répand une âcre fumée qui remplit la chambre et vous prend à la gorge. Nous y avons vu dans un petit réduit, où l'on ne peut se tenir debout, deux vieux *chercheurs de pain*, aux yeux éraillés, à la barbe grise étendue sur leur figure comme une moisissure, couchés sur une mauvaise natte et le corps plié en deux, car la dimension de leur taudis en leur permettait pas de s'étendre tout au long. Un peu plus haut, quelques bottes de paille jetées dans un coin servaient de couche à toute une nombreuse famille, grand'père [*sic*], grand'mère, père, mère et enfants, étendus pêle-mêle. Lorsque le choléra s'abattit sur Morlaix, il y a quelques années, il frappa à toutes les portes et enleva presque toute la population de ces demeures misérables.

[515] Vers le milieu de la rue des Brebis, la maison, dite *du Gouverneur*, s'élève avec sa noire tourelle en poivrière ; les herbes parasites y poussent entre les pierres disjointes et la mousse en verdit le toit.

Toutes ces maisons seraient aujourd'hui de véritables musées, si elles avaient conservé leur ameublement du XV^e siècle : tapisseries en cuir estampé, tapisserie des Flandres ou d'Aubusson, lits à baldaquin, bahuts, crédences, dressoirs, huches, bureaux, coffres, guéridons incrustés d'émaux cloisonnés, plats d'argent, faïences, buires, aiguères, hanaps, chandeliers en cuivre ciselé, ivoires, miroirs, etc. Mais il reste bien peu de ces vieux meubles que des marchands étrangers sont venus enlever pour les vendre à de riches amateurs ; cependant on en trouve encore quelques-uns, qui sont précieusement conservés dans les familles de la noblesse ou de la bourgeoisie. Dans les vieux hôtels et dans les châteaux voisins on voit quelques collections de tableaux ; à K[er]anroux le propriétaire du château a réuni une précieuse collection des dessins et esquisses de Valentin. Le Musée de la ville, en voie de formation, n'a que deux petits albâtres du XV^e siècle, dont l'un représente la Visitation et l'autre la Mise du Christ au tombeau ; on peut y voir aussi une vieille bannière, don de la reine Anne, qui est un curieux spécimen des broderies faites par les châtelaines du XV^e siècle.

Parmi les œuvres artistiques modernes assez rares dans notre ville, nous citerons un monument tumulaire dans le cimetière de Ploujean, élevé au fils du général Le Flô et exécuté par le sculpteur Buors (1). L'artiste a taillé dans un marbre de Carrare l'Ange de la Mort soulevant un enfant pour l'emporter vers les régions célestes. Le sculpteur semble, dans son œuvre, s'être inspiré des vers du poète [*sic*], lorsque l'Ange penché vers l'enfant :

Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh ! Viens avec moi ?
Viens, nous serons heureux ensemble,
La terre est indigne de toi,

.....

Eh quoi ! les chagrins, les larmes
 Viendraient troubler ce front si pur !
 Et par l'amertume des larmes
 Se terminaient ces yeux d'azur !

.....

[516] Non, non, dans les champs de l'espace
 Avec moi tu vas t'envoler ;
 La Providence te fait grâce
 Des jours que tu devrais couler.

.....

Et, secouant ses blanches ailes,
 L'ange à ces mots a pris l'essor
 Vers les demeures éternelles....
 Pauvre mère !... ton fils est mort !

Ce groupe, qui est d'une remarquable exécution, mérite d'être admiré par l'originalité de la composition, la noblesse du sentiment et le profond respect que l'artiste a eu pour son art. L'ange est vêtu simplement d'une longue robe serrée à la taille ; sa tête est raphaëlesque [*sic*], pure et charmante avec une expression pensive d'attendrissement mélancolique, comme s'il regrettait d'arracher l'enfant aux douces caresses de sa mère. Les cheveux, qui se déroulent en ondulations, tombent sur le cou en boucles gracieuses. Sous les plis souples de la robe, les genoux s'écartent, évasant le corps penché en avant, tandis que les bras d'un modelé délicat saisissent l'enfant pour le soulever. La jambe gauche est légèrement pliée et le pied droit s'appuie avec fermeté sur le sol comme pour prendre son essor. Le mouvement est naturel, plein de vérité, saisi sur le fait.

Le corps de l'enfant est traité avec la même justesse de sentiment et la même grâce d'attitude. L'enfant est assis et les bras tombent naturellement. L'expression de la figure, saisie au moment où les yeux viennent de se fermer à la lumière, est empreinte d'une sérénité radieuse et la bouche a conservé comme le reflet d'un dernier sourire ; la tête est d'une ressemblance parfaite dans les traits et dans l'expression. Les chairs n'ont pas encore perdu toute leur souplesse et on ne sent pas encore la roideur cadavérique. La tunique de lin transparent se serrant gracieusement à la taille, laisse deviner la forme, et les draperies, qui n'ont rien de fortuit, sont conçues dans un style naturel. Il règne dans toutes les lignes de ce groupe un dessin élégant, un modelé correct, un travail facile, une harmonie bien entendue, et on ressent devant lui l'impression profonde qu'inspirent les œuvres qui atteignent à la grandeur par la simplicité.

(1) Buors, Joseph, sculpteur, né à Lesneven (Finistère [*sic*]), le 2 décembre 1829, étudia dans l'atelier de Foyatier et dans celui de Pradier. Landerneau possède de lui, dans la chapelle du cimetière, une Vierge, qui est regardée comme son meilleur travail, Quimper, une sainte Anne, qui se voit dans la Cathédrale, et Morlaix, deux statues, une Flore et la Jeune Fille à la Colombe, qui se trouvent à l'hôtel du comte de Guernisac.